









A 182-29

30





PRÉCIS HISTORIQUE
DE LA RÉVOLUTION BELGE

DE

1830.

PAR

L'abbé Th. Normand,

PRINCIPAL DU COLLÈGE D'ENGHEN.



BRUXELLES.

SOCIÉTÉ NATIONALE

POUR LA PROPAGATION DES BONS LIVRES.

GÉRANT, CH.-J. DE MAY,

Rue de la Batterie, 24.

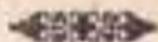
1840.

Ayant fait examiner le livre intitulé :
PRÉCIS HISTORIQUE DE LA RÉVOLUTION BELGE
DE 1830, nous en permettons l'impression.

Malines, le 25 mars 1841.

J.-B. PAUWELS, vic.-gén.

INTRODUCTION.



« Le roi Guillaume, dit M. le cha-
noine De Smet, régnait sur les Pays-
« Bas, mais ce n'était ni par droit de
« naissance, ni de conquête, ni d'une
« élection libre; lui-même avait avoué,
« dans une proclamation, qu'il de-
« vait la couronne Belge aux puis-
« sances alliées : mais ces puissances
« avaient mis une condition à leur
« décret, celle de ne régner que par

» une constitution établie de commun
 » accord. S'il avait donc quelque droit,
 » il était seulement dans la loi fonda-
 » mentale, à laquelle la nation s'était
 » résignée depuis quelque temps. »

Or, Guillaume lacéra lui-même le seul titre qu'il eût au trône Belge.

Comment ?

Le voici.

L'article 8 du traité de Londres qui
 avait fixé la réunion de la Belgique à
 la Hollande portait que cette réunion
 devait être intime et complète, « de
 façon que les deux pays ne forment
 qu'un seul et même état, régi par la
 constitution déjà établie en Hollande,
 qui, d'un *commun accord* sera modi-
 fiée selon les circonstances. » Guil-
 laume 1^{er} nomma lui-même une com-
 mission composée de treize Belges et
 de treize Hollandais, qui révisèrent

la constitution proposée, dans des séances secrètes; le conseil d'état fut délégué ensuite pour nommer les notables belges et hollandais qui devaient accepter ou rejeter la nouvelle loi constitutionnelle. Mais malgré le vice de leur élection, la majorité de ces notables refusa son consentement au Pacte Fondamental qui sanctionnait l'existence du royaume des Pays-Bas et donnait la couronne au prince d'Orange. Sur 1223 votants, 796 le repoussèrent; ce qui n'empêcha pas le roi Guillaume de déclarer, par sa proclamation du 24 Août 1815, la constitution *acceptée*. On compta, comme ayant voté en faveur du projet, ceux des notables qui étaient absents ou qui avaient donné un vote négatif conditionnel, à cause des articles relatifs au culte.

« Dès lors, dit encore M. l'abbé De
 « Smet, dès lors le pouvoir légal de
 « Guillaume cessa, une véritable ré-
 « volution fut consommée, et le gou-
 « vernement n'eut plus d'appui que
 « dans la force. »

Dès lors, en effet, Guillaume n'eut plus recours qu'à des mesures violentes: — l'unique condamnation de l'abbé de Foere, — celle plus scandaleuse encore du courageux évêque de Gand, Mgr le prince de Broglie, — les persécutions contre les catholiques dirigées par le Ministre Van Maanen, — les impôts odieux sur l'abatage et la mouture, — le droit de succession immoral et exorbitant, — l'arrêté de 1818, contre la presse, — la partialité révoltante du gouvernement en faveur des Hollandais, — l'arrêté qui prescrivait l'usage exclusif de la langue

hollandaise, — l'établissement du Collège philosophique, — le monopole de l'enseignement, — le droit de pétition méconnu, etc., etc, — tels furent les principaux faits qui préparèrent la consommation réelle et publique de la révolution belge, en 1830. La France se révoltait à cette époque, et le contre-coup de la révolution de juillet se fit sentir à Bruxelles. On ne voulait d'abord que le redressement des griefs, plus tard, on voulut l'exclusion de la dynastie.

Si la révolution belge a été suivie de bons résultats, rendons en grâces à Dieu qui a daigné jeter sur notre patrie des regards de miséricorde; mais souvenons-nous que notre indépendance s'est élevée au milieu des flots de sang. Tenons-y donc avec amour puisqu'elle nous a coûté si cher, et prenons

garde de la perdre jamais par nos divisions intérieures; et si nos descendants étaient encore tentés de faire une révolution, disons-leur, au moins avant de mourir? — « *Lisez et voyez combien les révolutions font couler de sang.* »





PRÉCIS HISTORIQUE
DE LA RÉVOLUTION BELGE

20
1830.

On était au mois d'août 1830. On avait fait d'immenses préparatifs pour la fête du roi Guillaume; le Parc devait être illuminé en verres de couleur.

L'autorité suspendit les réjouissances, parce qu'on apprit qu'une émeute devait éclater dans la nuit devant le palais.

Le Roi n'était pas à Bruxelles.

Le lendemain 25, le grand théâtre donna *la Muette de Portici*; les chants

de liberté qui abondent dans cet opéra furent salués de longs bravos. Au sortir du spectacle, des rassemblements se formèrent sur la place de la monnaie. Deux réverbères furent cassés, et des groupes se portèrent dans la rue du Fossé-aux-Loups, devant le bureau du National, journal que rédigeait Libry-Bagnano. On ne put rompre sa porte; on se rendit alors à sa maison, dans la rue de la Madeleine; tout y fut brisé, dévasté, anéanti; on enleva même l'escalier de la maison, qui touchait à gauche aux Grandes-Messageries. Parmi les agents de cette dévastation, il y avait des hommes armés de fusils; les yeux clairvoyants n'eurent pas de peine à reconnaître là le prologue d'une révolution.

On criait : *Vive la liberté ! Vive De Potter !* On dépavait les rues; on cassait les réverbères; on tirait en l'air des coups de fusils; on brisait les vitres des magistrats que l'on savait dévoués au roi de Hollande.

Cependant les groupes allèrent sac-
cager la maison de M. de Knyff,
directeur de la police royale; ils cas-
sèrent les vitres du palais de justice,
celles de la cour d'assises; puis ils al-
lèrent à la maison de M. Van Maanen,
le ministre de la justice; ils la brûlè-
rent, et firent au devant, sur la place
du petit Sablon, un feu de joie des pa-
piers et des meubles.

Les boutiques des armuriers furent
enfoncées pour enlever des fusils; on
avait pris ceux des pompiers et des
gendarmes.

A deux heures du matin, les trou-
pes de la garnison de Bruxelles sorti-
rent de leurs casernes, et arrivèrent
aux maisons menacées.

A cinq heures, des patrouilles fu-
rent insultées; obligées de se défen-
dre, elles tirèrent sur le peuple; cinq
bourgeois furent tués dans la rue de
l'Empereur; le sang coula aussi à la Pla-
ce-Royale, au petit Sablon et ailleurs.
A la caserne de Sainte-Elisabeth, le peu-
ple s'empara de deux canons; on alla

saccager encore, au Grand Sablon, la maison du général Wauthier, commandant de la place, et dans la rue du Chêne l'hôtel du gouverneur du Brabant.

A six heures, des bourgeois alarmés se rendirent à l'Hôtel-de-Ville pour demander des armes; ils s'engagèrent à rétablir l'ordre, que les troupes ne pouvaient ramener, et n'y réussirent qu'après de longs et périlleux efforts.

Ce jour là (26 août), le bourgmestre et les échevins crurent apaiser le peuple dans une proclamation qui contenait, au sujet du grief que le peuple pardonnait le moins à Guillaume, l'article suivant : — *« Le droit de mouture est supprimé, à dater de ce jour; il ne sera remplacé par aucun autre impôt de même nature, sous quelque dénomination que ce soit. »* — Cette proclamation fut affichée partout. Mais il était trop tard; comme dans toutes les révolutions, le peuple voulut plus, à mesure que l'insurrection faisait des progrès. Des jeunes gens attachèrent au-dessus de la porte

de l'Hôtel-de-Ville un drapeau aux trois couleurs, jaune, rouge et noir; c'étaient les vieilles couleurs brabanconnes; elles furent saluées avec enthousiasme.

Les bourgeois armés passèrent la nuit en patrouilles. Les pillards, qui avaient tant dévasté la veille, mais qui n'avaient pas versé de sang, reparurent le lendemain 27, demandant de l'ouvrage, du pain, la liberté et M. de Potter. Les bourgeois s'efforcèrent de les calmer. A deux heures, une patrouille de la garde civique, qui s'organisait activement, rencontrant des groupes tumultueux qui venaient de brûler les décorations et les arcades préparées pour l'illumination du Parc, les empêcha de se livrer à d'autres excès, en fraternisant avec eux et répétant leur cri: *Vive de Potter et la liberté!* Un bourgeois cependant ajouta: « Oui, mais vive l'ordre aussi! nous sommes réunis pour le maintenir et vous le troublez! »

Alors un homme du peuple fit cette réponse remarquable:— « Eh! croyez-

• vous donc , vous autres , qu'on fait
 • des révolutions avec de l'ordre ? »

Un peu plus tard néanmoins, à la rue de la Montagne, il fallut menacer ce même attroupement et le couer en joue pour le disperser. Les pillards alors étaient désarmés; les bourgeois leur avaient acheté leurs armes, et l'on croyait que tout allait rentrer dans l'ordre; les débris des dévastateurs s'étaient réfugiés dans la cave de l'hôtel de Belle-Vue, dont ils avaient fait leur quartier-général. De là ils s'avancèrent pour désarmer un détachement de troupes qui stationnait sur la place des palais. Un conflit s'engageait; la troupe n'usait pas de ses armes. Deux patrouilles de garde civique accoururent à son aide; insultés par les pillards qui tirèrent même quelques coups de fusil sur leurs compatriotes, les bourgeois sentirent qu'il fallait une leçon; et quoiqu'elle dût être terrible, après avoir sommé les matins de se disperser, ils tirèrent sur eux; trois des pillards tombèrent morts; plu-

sieurs autres furent blessés; le reste se dissipa.....

La garde bourgeoise élut le même jour le baron Emmanuel d'Hoogvorst pour son commandant en chef; tout le monde s'honora de faire partie d'une institution conservatrice; les plus grands seigneurs montèrent la garde comme simples soldats; les étrangers qui se trouvaient à Bruxelles s'inscrivirent aussi; les jeunes gens formèrent une garde à cheval qui rendit des services.

Un détachement des troupes royales arriva le soir, venant de Louvain. Le poste bourgeois lui refusa l'entrée; les insignes de la maison d'Orange furent abattus, brisés ou effacés; la cocarde orange fut foulée aux pieds.

Le 28 Août, la garde bourgeoise prit unanimement la cocarde brabanconne. Tout le monde s'en décora bientôt; les femmes mêmes la portèrent, c'était une démonstration en quelque sorte obligée, pour répondre à la manifestation imprudente de quelques

individus qui avaient arboré les couleurs françaises.

Le bruit se répandit vers midi que des troupes marchaient sur la ville. Le baron d'Hoogvorst se rendit aussitôt auprès des généraux du roi Guillaume, qui étaient à Bruxelles; il leur dit qu'il répondait de tout dans la ville, si on laissait faire la garde bourgeoise; mais qu'il ne répondait de rien, si de nouvelles troupes entraient. Il sut se faire comprendre : les troupes en marche rétrogradèrent.

Les notables de Bruxelles s'assemblèrent sur le soir, au nombre d'environ cinquante, rédigèrent une adresse au Roi, et nommèrent parmi eux une députation chargée de l'aller présenter. On ne demandait, dans cette adresse, que le seul redressement des griefs, dont les députés étaient chargés d'exprimer l'étendue; on ne pensait pas encore à la séparation. Mais pendant ce temps-là, (28 Août), le roi Guillaume, à la Haye, avait tenu un conseil : ne sachant encore que le com-

mencement des troubles de Bruxelles il avait décidé la convocation des États-Généraux pour le 13 Septembre, la marche forcée de toutes ses troupes sur Bruxelles, et le départ immédiat des deux princes ses fils pour le théâtre des troubles.

Les deux princes quittèrent La Haye à minuit.

Le lendemain 29, on apprit à Bruxelles qu'une grande effervescence se manifestait à Louvain et à Liège; on commença à parler de séparation; on regretta de n'y avoir pas songé dans l'adresse. Des caisses de fusil arrivèrent de Liège le jour suivant; on les distribua dans les sections.

Tout parut redevenir tranquille; mais la révolution était alors plus faite qu'on ne le croyait.

Les journaux hollandais vinrent achever d'animer les esprits à une séparation entière, par leur ton menaçant.

Le 30 Août, le prince d'Orange et le prince Frédéric, fils du Roi, arrivèrent à Anvers, et se rendirent de suite

à Vilvorde, où cinq ou six mille de leurs soldats étaient déjà rassemblés. Mais ils n'osèrent ce jour-là entrer à Bruxelles, qui peut-être dans le premier moment leur eût ouvert ses portes. On les leur ferma le lendemain, quand ils se présentèrent.

Le 31 au matin, un aide-de-camp du prince d'Orange vint à Bruxelles et invita le commandant de la garde bourgeoise à se rendre à Laeken, près de son altesse royale. Le baron d'Hoogvorst partit, accompagné de MM. Van der Smissen, Hottot, Van der Burch, Rouppe et Van de Weyer. Les députés avaient compté qu'ils décideraient les Princes à entrer dans Bruxelles sans escorte; mais les fils du Roi voulurent autre chose; leurs propositions qui furent lues au balcon de l'Hôtel-de-Ville et affichées partout exprimaient qu'ils entreraient suivis de la force militaire, et ouvrant leurs bras aux Bruxellois, dès que les couleurs et les drapeaux de l'indépendance auraient disparu.

On cria aux armes; on dépava les rues; on fit des barricades.

Les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, tout se mit à l'œuvre.

A minuit, cinquante barricades étaient élevées dans les principales rues.

On monta dans les greniers des pierres et des briques.

Pendant ce temps-là, une seconde députation, partie pour Laeken un peu avant la nuit, recevait des Princes un accueil assez froid. Cependant elle parvint à ébranler le prince d'Orange, qui promit enfin d'entrer le lendemain dans Bruxelles, seul avec son état-major, et sans autre garde que la garde bourgeoise.

En effet, le Prince arriva, le 1^{er} Septembre à midi, aux portes de Bruxelles. Il fut surpris de ne voir autour de lui que des drapeaux et des cocardes tricolores. Toutefois il fit bonne contenance; mais après avoir franchi la porte d'Anvers, lorsqu'il aperçut

les premières barricades, où l'on avait pratiqué un passage si étroit qu'un cheval pouvait à peine s'y glisser, il pâlit; à la foule immense qui criait : *Vive la liberté! Vive le Prince!* il répondit : *Vive le Roi!* et sa voix ne trouva point d'écho. Dans le trajet de la porte d'Anvers au Marché-aux-Herbes, quelques personnes, dit-on, l'insultèrent. Il s'effraya, hésita de se rendre à l'Hôtel-de-Ville, finit par s'y rendre, et dit au bourgmestre : —

« *Croyez-vous donc, Messieurs, que je vienne assiéger votre ville? J'arrive en pacificateur. Je suis belge avant tout. J'ai versé mon sang pour les Belges.* » Il prit le titre de colonel-général de la garde bourgeoise, et demanda à ceux qui l'entouraient de crier avec lui vive le Roi! Quelques personnes, touchées de sa situation, répétèrent ce cri, qui retentit pour la dernière fois dans Bruxelles...

Après une séance très-courte à la porte de l'Hôtel-de-Ville, le Prince se rendit à son palais, donna des au-

diences, et nomma une commission chargée d'examiner les mesures à prendre. Cette commission ayant obtenu l'assentiment général, tout faisait espérer un accommodement, et la ville était dans la joie. Le lendemain, la députation bruxelloise revint de la Haye. Elle publia le rapport de sa conférence avec le Roi; on n'y vit aucun résultat, aucune promesse positive; ce vague inquiéta; tout le bon effet produit par la présence du Prince fut rapidement détruit. Vers le soir, on déchira ce rapport partout où il était affiché, et la nuit fut extrêmement orageuse.

Le lendemain, on déclara tout haut qu'on ne voulait plus de paroles trompeuses; on demanda nettement la séparation. La commission instituée par le Prince se prononça elle-même pour cette mesure.

L'effervescence alors devint si grande, que le Prince d'Orange quitta Bruxelles, avec toutes les troupes. Le Prince partit à trois heures, accompa-

gné jusqu'à Vilvorde par la garde civique à cheval ; il annonça qu'il se chargeait d'aller présenter au Roi le vœu émis pour la séparation. Les troupes le suivirent. Bruxelles resta exclusivement confié à la garde bourgeoise.

Dès-lors 15 jours d'une orageuse tranquillité passèrent sur Bruxelles.

Le 4 Septembre, on y vit arriver le premier détachement de Liégeois, avec leur drapeau rouge et jaune qui portait pour devise ces mots : *Vaincre ou mourir pour Bruxelles*, et qui était surmonté de la double hache-d'armes.

Liège, Mons, Bruges, Verviers, Louvain, Namur, Jodoigne, Jemmapes, s'insurgèrent.

D'un autre côté, beaucoup de belges désertant de l'armée royale qui s'agglomérait à Vilvorde, vinrent se réunir aux Bruxellois. Ces defections ne contribuèrent pas peu à désorganiser l'armée hollandaise, qui se replia sur Anvers.

Le 7 Septembre, les journaux de Bruxelles publièrent une proclama-

tion du roi Guillaume, datée du 5. Elle invitait à l'ordre; mais comme elle ne promettait rien de net, elle fut partout lacérée et foulée aux pieds. On apprit le même jour la démission, *honorablement acceptée*, de M. Van Maanen; l'expression choqua, et on y vit un leurre.

Cependant les membres belges des Etats-Généraux s'étaient réunis à Bruxelles pour conférer.

D'abord ils exprimèrent la détermination formelle de ne point se rendre à La Haye pour le 13; puis ils se décidèrent à partir tous ensemble. Ce qui leur inspira cette résolution, c'est qu'ils apprirent que le 3 Septembre M. de Stassart, membre de la députation bourgeoise de Namur envoyée à La Haye, avait été insulté et menacé par la populace en arrivant à Rotterdam. Ils crurent qu'il était de leur dignité d'aller où le devoir n'était pas sans périls. M. de Stassart, qui venait de braver avec courage de sérieux dangers, n'hésita pas lui-même à retour-

ner avec ses collègues à La Haye.

Les barricades n'étaient pas détruites; on les renforçait au contraire tous les jours; tous les citoyens continuaient à s'armer. Le ton des journaux hollandais se maintenait. Ce fut dans cette disposition que, le 13 Septembre, s'ouvrit à La Haye la session extraordinaire des États-Généraux.

Le discours du Roi fut loin d'être satisfaisant. On vit qu'il était décidé à ne point accorder la séparation; on reconnut que, dans le mode qu'il adoptait pour tâter tout ce qui concernait la séparation, il n'y avait que le désir de gagner adroitement du temps.

On n'osa pas afficher ce discours dans Bruxelles. Dès qu'il y fut répandu en feuilles volantes, tout le monde cria de nouveau aux armes.

Bruxelles se remplit d'auxiliaires déterminés.

En même temps, les chefs de la garde bourgeoise et les notables citoyens se rassemblaient, le 13 Septembre, à l'Hôtel-de-Ville de Bruxelles;

et sous le titre d'*Adresse à nos Députés aux États-Généraux*, ils rédigeaient une lettre aux députés belges à La Haye, pour leur prescrire d'obtenir immédiatement du trône une mesure rassurante et décisive, ou de ne pas légaliser plus longtemps par leur présence à La Haye les vues et les actes de la Hollande. Les porteurs de cette adresse furent chargés aussi des adhésions au principe de la séparation qui venaient d'être envoyées par Mons, Namur, Charleroi et la plupart des villes.

MM. Vlemineux et Nicolay, qui s'étaient rendus à La Haye pour remettre ces pièces aux députés belges, ne purent parler qu'à quelques-uns, car ils étaient surveillés et comme prisonniers dans la ville qu'ils n'osaient parcourir sans être menacés par la populace. Ils ne purent rester que deux heures à La Haye, où leur vie eût couru mille dangers, si on eût su leur présence et les motifs de leur voyage. Leur retour et le bruit qui se répandit des

périls qu'ils avaient courus ne rassurèrent pas la ville.

Dans la matinée du 20 l'Hôtel-de-Ville fut forcé; les armes que l'on y conservait furent enlevées par le peuple; une partie de la garde bourgeoise fut elle-même désarmée dans les différents postes; quinze cents fusils changèrent ainsi de mains. Mais ce n'étaient plus des pillards, c'étaient des hommes décidés à combattre, et qui avaient juré de s'armer à tout prix.

L'anarchie populaire se levait toutefois et commençait la dévastation même de l'Hôtel-de-Ville; toutes les autorités avaient disparu, à l'exception de M. d'Hoogvorst, commandant en chef de la garde bourgeoise, qui, faisant tête à l'orage, convoqua les citoyens à une revue sur la Grande-Place et imposa ainsi à la multitude, en lui montrant qu'elle n'avait pas toute la force.

Ce fut ce jour-là, que le peuple improvisa le premier gouvernement

provisoire, composé de MM. Raikem, Félix de Mérode, Gendebien, Van de Weyer, de Potter, d'Oultremont et de Stassart.

Le lendemain, les sociétés populaires en proclamèrent un second, qui ne donna pas plus signe d'existence et qui n'était composé que de MM. Gendebien, d'Oultremont et de Potter.

Cependant le prince Frédéric, toujours à Anvers, jugeant d'après tous ces troubles qu'un coup de main soumettrait Bruxelles, commença sans bruit à faire avancer ses troupes et à rapprocher ses batteries, qui jusques-là étaient restées au-dessus de Malines.

Dès le 21 Septembre au matin, on vit les avant-postes hollandais à une lieue de Bruxelles; un piquet de cavalerie se montra à Schaerbeek; l'alarme se répandit dans la ville; le tocsin de Sainte-Gudule gémit; on battit la générale dans toutes les rues; et tout le monde se prépara à combattre.

Le 21 Septembre, dès qu'on avait su que des Hollandais s'étaient montrés à Schaerbeek et dans les environs, dix-huit volontaires étaient sortis de Bruxelles, avec une intrépidité téméraire. Ils allaient attaquer l'ennemi. Une partie de la ville s'effraya d'une telle audace, tandis que cette audace intimida les Hollandais.

Les volontaires se couchaient à plat ventre dans les tiges de pommes de terre, ou se mettaient à l'assise derrière un arbre, à l'abri d'un buisson; et de là tiraient sur les soldats du prince Frédéric.

Le soir de ce jour-là, on sut que le prince Frédéric avait officiellement annoncé son entrée dans Bruxelles pour le surlendemain 23 Septembre. Deux divisions hollandaises venaient de faire leur jonction avec le corps d'armée du Prince; leurs pièces de canon s'avancèrent. Une proclamation du Prince, qui parut dans la Gazette des Pays-Bas, annonçait que les troupes royales rentreraient dans Bruxelles, et

sommait les habitants de lever tout obstacle à leur marche. Elle promettait le châtimement exemplaire des chefs de l'insurrection, l'expulsion des étrangers qui avaient pris part à la révolte, le renvoi et au besoin la dispersion par la force de tous les auxiliaires des communes venus à Bruxelles. Elle exigeait le dépôt des armes, des cocardes et des drapeaux aux trois couleurs.

Une seule réponse fut faite publiquement le même jour à cette proclamation; c'était un avis en trois lignes, signé pas le baron de Fellner, aide-de-camp de M. d'Hoogvorst, qui invitait tout citoyen, ancien militaire ayant eu des grades, à se présenter à l'Hôtel-de-Ville pour obtenir des commandements.

A une heure du matin, on eut une alerte. Les vedettes avancées crurent reconnaître l'ennemi en marche au-dessus de Dieghem; le tocsin sonna aussitôt à toutes les églises; on battit partout la générale; la ville fut sur

piéd en un instant; on travailla de nouveau aux barricades. A trois heures, on reconnut qu'on s'était trompé, et la ville rentra dans le calme.

La Journée du 22 Septembre se passa dans une tranquillité, qui ne permettait pas de présager les grands événements du lendemain.

Le soir du 22, deux habitants de Bruxelles se rendirent au quartier-général du prince Frédéric; ils voulaient désavouer devant lui, au nom de la bourgeoisie armée, l'invitation d'entrer à Bruxelles dont il parlait dans sa proclamation. Ils furent arrêtés et emmenés prisonniers à Anvers, où ils restèrent un mois.

Les personnes froides étaient consternées de l'approche d'une armée nombreuse, contre une ville qui n'avait pour défenseurs que des hommes épars. Mais le peuple échauffé, se fiait à ses barricades et à son courage.

PREMIÈRE JOURNÉE.

(23 SEPTEMBRE.)

Le 23 Septembre au matin, rien n'était prêt pour soutenir une attaque. Il y avait à peine une douzaine d'hommes, à chaque poste; mais de tous les points de la Belgique il arrivait sans cesse quelques volontaires. Liège avait forcé les Hollandais à se retirer dans les deux forts; et la veille, 22 Septembre, les Liégeois avaient encore enlevé à l'ennemi le fort de la Chartreuse, pour venger un de leurs bourgeois qu'un factionnaire hollandais avait tué.

Des quatre heures du matin, on avait annoncé l'approche des Hollandais en colonnes serrées; ils parurent à six heures en vue des portes de Bruxelles.

Dans la ville, les uns voulaient se défendre; les autres jugeaient la défense impraticable.

Les chefs étaient en fuite.

L'armée ennemie s'avancait sur les quatre portes de Flandre, de Laeken, de Schaerbeek et de Louvain. A sept heures du matin, le tocsin se fit entendre à Sainte-Gudule; il ne cessa de sonner qu'à six heures du soir. Le premier coup de canon fut tiré à huit heures; et au même instant, la ville subit quatre attaques à la fois. Celles qui eurent lieu aux portes de Flandre et de Laeken n'étaient que des feintes calculées pour détourner l'attention; c'était surtout à la porte de Schaerbeek que le prince Frédéric portait toutes ses forces.

A huit heures du matin, neuf cents hommes d'infanterie, soutenus de quatre pièces de canon et précédés de trois cents hussards, se présentèrent à la porte de Flandre; vingt tirailleurs seulement la défendaient; ils firent feu et se retirèrent. Les premières barricades furent franchies par les Hollandais. Malgré quelques coups de fusil qui partaient des fenêtres; à neuf heu-

res la troupe hollandaise était parvenue au Marché-aux-Pores. Là elle s'arrêta devant une barricade plus forte. Pendant qu'elle hésitait à l'attaquer, une poignée de volontaires, qui les avaient repoussés, à la porte de Laeken, vint annoncer que huit cents hommes avaient fui devant quarante bruxellois; les braves en petit nombre qui gardaient la barricade crièrent victoire et firent une décharge qui tua et blessa des hommes et des chevaux dans les premiers rangs de la cavalerie hollandaise. Le chef qui la commandait étant tombé lui-même frappé de mort, le désordre commença; les fusils des bourgeois vinrent par les fenêtres, tout le long de la rue, seconder l'attaque; l'infanterie hollandaise répondit par des feux de peloton bien fournis.

Bientôt les quatre pièces de canon restées à la porte de Flandre ayant commencé à tirer dans la longueur de la rue, et quelques bourgeois ayant été frappés, toute la population du quar-

tier bondit et s'élança sur les Hollandais; de toutes les fenêtres, de tous les greniers, de tous les toits, ce fut sur les Hollandais une grêle meurtrière de pavés, de briques, de meubles entiers, de poutres. L'ennemi épouvanté prit la fuite et se mit en déroute, jetant bas les armes.

A dix heures du matin, la porte de Flandre était délivrée et la victoire complète. Les troupes repoussées se retirèrent à Assche où elles restèrent sept jours, démoralisées et craintives. Celles qui avaient échoué à la porte de Laeken allèrent camper au pont de Laeken. Mais à la porte de Schaerbeek et à la porte de Louvain, les attaques avaient été plus sérieuses. Le point de la porte de Schaerbeek avait été choisi surtout comme le plus favorable au jeu de l'artillerie, ce côté de la ville est d'ailleurs l'un des plus élevés et des moins peuplés. On sait qu'une partie de cette rue, tracée sur le versant d'un coteau rapide, n'est point encore bâtie et offre de grands vides qui

ressemblent à des ravins; ainsi d'une part il y avait là moins de monde et moins de maisons; de l'autre bien plus de facilités pour forcer le passage. Tout y était favorable à l'attaque décisive que l'on porta sur ce point; les boulets pouvaient plonger sur toute la longueur de la rue Royale; de la part des habitants, plus rares dans ce quartier, rien n'avait été fait pour s'opposer sérieusement à l'occupation de cette rue si importante; il paraissait donc que la ville entière devait succomber et se rendre, quand cette position aurait été emportée.

Le corps d'armée qui déboucha sur la porte de Schaerbeek s'était mis en mouvement à minuit. Bien que les bataillons les plus éloignés n'eussent que deux lieues à faire, l'attaque ne commença également qu'à huit heures du matin; les forces hollandaises sur ce point étaient de sept mille hommes, le double des défenseurs de Bruxelles. Les trois barricades qui se trouvaient hors de la porte étaient défendues par

quarante hommes qui se replièrent en tirillant. Les chasseurs hollandais, postés dans le jardin botanique, balayaient les boulevards par leurs feux de peloton. Les grenadiers de Frédéric cherchèrent à forcer la barricade qui fermait la porte de Schaerbeek, ils la virent si bien défendue, qu'ils renoncèrent à la franchir; mais ils la tournèrent, et comblant le fossé d'enceinte à côté de chaque aubette, ils entrèrent ainsi dans la ville.

Il n'y avait, au bout de la rue Royale, que soixante hommes, sans chef. Les rues voisines étaient défendues par quelques hommes du peuple. Ceux qui protégeaient la rue de Schaerbeek, firent de tels efforts, que pendant quatre jours de combats, les Hollandais ne purent s'en rendre maître; mais dans la rue Royale, les canons hollandais s'étant mis à la balayer avec des boulets et des obus, ceux qui occupaient la porte se retirèrent, et les troupes s'avancèrent bientôt au pas de charge. Ils atteignirent ainsi le Parc

et y entrèrent sans résistance. A neuf heures et demie, ils occupaient toutes les rues environnantes. Les volontaires, qui défendaient la porte de Louvain, avec les six pièces de canons que possédait la ville de Bruxelles, furent obligés de faire leur retraite; ils laissèrent deux de leurs pièces sur le boulevard de Waterloo; les quatre autres allèrent se poster à la Place-Royale. Ainsi les Hollandais étaient maîtres d'une partie de la ville haute; mais ils se trouvaient à chaque instant mêlés aux volontaires et obligés de soutenir des combats continuels. Le feu qui sortait de la rue de Louvain était si violent, pendant que les Hollandais suivaient la rue Royale, que le capitaine des grenadiers du prince Frédéric y envoya deux compagnies.

Ces deux compagnies s'avancèrent en faisant feu et franchirent deux barricades. Arrivées au coude de la rue de l'Orangerie, où se trouvait un retranchement beaucoup plus fort, malgré l'encouragement que devait leur

donner la vue des leurs qui occupaient déjà l'autre extrémité de la rue, ces deux compagnies se virent accablées d'un feu si meurtrier, qu'elles furent obligées de revenir sur leurs pas. Les bourgeois survenus leur coupèrent la retraite et firent cent cinquante prisonniers, que l'on emmena en triomphe à la caserne des pompiers dans le bas de la ville.

Cinquante autres furent pris, avec des circonstances à peu près semblables, dans la rue Notre-Dame-aux-Neiges.

Un peu plus tard, les Hollandais, s'élançant de la place d'Orange, appelée depuis place des barricades, firent une nouvelle irruption dans la rue Notre-Dame-aux-Neiges; ils pénétrèrent jusqu'à la caserne des Annonciades et y mirent le feu. A la vue de l'incendie, un cri s'élève: « — Il y a de la poudre aux Annonciades; nous allons tous sauter! C'est pour cela que les Hollandais y ont mis le feu! » Sans doute en effet qu'ils brûlaient

ce bâtiment, qu'ils savaient être un magasin de poudre, pour faire sauter le haut de la ville.

Loin de s'enfuir, les Bruxellois s'élançèrent déterminés; ils repoussèrent leurs adversaires jusqu'à la place d'Orange; et maîtres de la rue, ils coururent maîtriser le feu, et en tirèrent les barils de poudre, qu'on emmena au milieu des flammes.

Alors un aide-de-camp du prince Frédéric se présenta en qualité de parlementaire aux tirailleurs de la rue de Louvain. On l'arrêta, on le conduisit à la caserne des pompiers; et là, il lui fut permis d'écrire au Prince ce qu'il avait vu et ce qu'il pensait de l'esprit général de la ville.

Pendant ce temps-là, le petit noyau de corps franc qui avait défendu la porte de Schaerbeek avait fait sa retraite jusqu'à l'Observatoire, alors en construction. Ils s'y retranchèrent au nombre de cinquante. Les dragons étant venus se ranger en bataille devant eux, ils les saluèrent tout à coup

de trois décharges successives, qui renversèrent quelques hommes et des chevaux. La cavalerie hollandaise surprise se mit en désordre au galop, culbuta l'infanterie en marche sur les boulevards, et gagna la porte de Namur où elle fit sa jonction avec les cuirassiers et les lanciers, derrière le palais du Prince. Mais bientôt les cinquante hommes de l'Observatoire se virent cernés et mitraillés; dans leur redoute improvisée, ils soutinrent un siège de douze heures, avec un courage sans exemple.

La nuit venue, leurs gibernes vides ne leur laissaient d'autre parti que la retraite; ils la firent, sans être aperçus, en franchissant le mur d'enceinte de la ville; et emportant leurs blessés et leurs morts au nombre de trois, ils rentrèrent le lendemain matin dans la ville par la porte de Hal, et retournèrent aussitôt au feu.

La première grande journée avait été effrayante; les balles avaient continuellement sifflé sur Bruxelles, les

boulets n'avaient cessé de pleuvoir; et les feux de peloton, dans le haut de la ville, faisant sans relâche un lugubre accord avec le tocsin et le tambour d'alarmes, Bruxelles présentait l'aspect le plus sinistre. Mais les volontaires, quoiqu'en petit nombre et sans unité, ne s'effrayaient point. Les Hollandais, maîtres de la porte de Namur et du haut de la rue qui y conduit, essayèrent plusieurs fois de la descendre, pour s'emparer de la Place-Royale, qui restait au pouvoir des bourgeois. Malgré des efforts acharnés et des flots de sang répandu, ils ne purent jamais aller plus loin que l'Athénée.

Les Hollandais avaient tenté trois attaques, sur la Place-Royale, sur la Montagne-du-Parc, sur la Place-de-Louvain et le Treurenberg; partout ils échouèrent.

DEUXIÈME JOURNÉE.

(24 SEPTEMBRE.)

Le 24, les escarmouches recommencèrent de bonne heure ; la guerre semblait organisée. Toutes les maisons étaient ouvertes ; des femmes même distribuaient des cartouches à ceux qui allaient au Parc, car c'était là le champ de bataille ; on offrait des rafraichissements à ceux qui revenaient fatigués ; les blessés trouvaient partout des soins attentifs. Les pharmaciens donnaient gratuitement tous les remèdes.

Les Bruxellois s'étaient emparés de plusieurs des maisons de la Rue Royale qui font face au Parc ; de là ils harcelaient sans cesse les Hollandais.

Le courage déjà exalté des bourgeois redoubla encore lorsqu'on apprit que la veille, 23 Septembre, Louvain attaqué en même temps que Bruxelles,

sur deux points opposés, avait repoussé les assaillants.

Un nouveau gouvernement provisoire s'établit alors, composé de MM. d'Hoogvorst, Charles Rogier et Jolly.

Le combat, plus chaud que la veille, dura ce jour-là jusqu'à dix heures du soir. Le plus fort de la mêlée, si l'on peut ici employer ce mot, fut aux lieux qu'on appelait les trois barricades d'attaque, savoir le haut du Treurenberg, la Montagne du Parc, et la Place Royale; les Hollandais s'étaient emparés des escaliers de la Bibliothèque. On compte que ce jour-là les Belges consommèrent au delà de quatre-vingt mille cartouches.

Dans les *Esquisses historiques sur la Révolution belge de 1830*, on lit deux fait remarquables de cette journée du 24 Septembre. Une petite pièce de canon qu'on avait hissée sur la terrasse d'une maison, toujours chargée à mitraille, gênait les soldats ennemis; ils pointèrent sur-le-champ contre elle et la calbutèrent; on la releva; on

l'ajusta tant bien que mal sur le balcon, et elle recommença son feu; les Hollandais l'abattirent encore deux fois, sans la briser ni la démonter; on la transporta alors dans un grenier, d'où elle plongeait mieux que jamais sur les adversaires; les boulets du Parc l'atteignirent immédiatement et fracassèrent le toit qui la couvrait. Alors on la monta sur une barricade, d'où elle tira tout le reste du jour avec moins d'avantage, mais plus à couvert.

On a raconté, poursuit l'ouvrage que nous citons, que les soldats hollandais, découragés dans le Parc, avaient eu recours à toutes les ruses possibles pour se garantir des balles; qu'entr'autres artifices ils avaient placé leurs morts debout contre des arbres, les liant aux branches ou aux troncs, de manière à tromper les bourgeois qui s'épuisaient à tirer sur des cadavres. Mais on ajoute que les nôtres, sans s'en douter, prenaient leur revanche sur un autre point par un stratagème semblable. Les bourgeois en

petit nombre, qui défendaient la barricade assise au coude de la rue de l'Orangerie battue par trois pièces de canon, imaginèrent de mettre derrière cette barricade deux mannequins de paille habillés, auxquels on faisait baisser la tête au moyen d'une corde, chaque fois que l'ennemi avait tiré. Le plus singulier fut qu'à la nuit close la fatigue ayant amené la suspension d'armes qui déjà avait eu lieu la veille, et la barricade se trouvant abandonnée par les bourgeois, les grenadiers hollandais qui s'en aperçurent, s'en approchèrent à pas de loup pour la surprendre. Mais ayant entrevu deux hommes, qui n'étaient que les deux mannequins, ils reculèrent précipitamment et prirent la fuite.

Seize maisons furent brûlées ce jour-là dans la rue de Schaerbeek. Des obus étaient lancés sur la ville; les boulets y pleuvaient; à six heures du soir un obus tomba sur les bâtiments du manège, au coin de la rue des Douze-Apôtres, et mit le feu aux four-

rages. Le manège fut la proie des flammes avec une maison voisine. On se rendit maître de l'incendie par des efforts inouïs ; mais il fut accompagné d'une circonstance atroce. Les grenadiers hollandais, occupant l'escalier de la Bibliothèque, tirèrent sans relâche sur les travailleurs qui luttèrent contre le feu du manège.

Le prince Frédéric, durant ces deux premières journées n'avait pas quitté son quartier-général de Schaerbeek et s'étonnait de si longs combats ; il demandait à chaque instant si on n'était pas à l'Hôtel-de Ville, et donnait l'ordre qu'à tout prix on occupât Sainte-Gudule, pour planter le drapeau orange sur ses tours. Il ignorait que, loin de pouvoir attaquer, son armée de douze mille hommes était assiégée dans le Parc.....



TROISIÈME JOURNÉE.

(25 SEPTEMBRE.)

Le lendemain, samedi 25 Septembre, le peuple montra une énergie nouvelle. Dans les deux premières journées, il s'était pour ainsi dire habitué à la fusillade, au tocsin, au bruit du canon; mais l'incendie du manège et le bombardement qui avaient signalé la soirée du 24 avaient augmenté la vigueur des esprits.

Une proclamation affichée dans la nuit, lue dans tous les carrefours au son du tambour et à la lueur des torches, annonçait encore que 2 heures de pillage avaient été promises à l'armée hollandaise dans Bruxelles. Tant de motifs vrais ou simulés augmentèrent le nombre des combattants. On avait achevé dans la nuit de dépaver les rues; et partout les greniers étaient chargés de tant de projectiles que l'armée hollandaise eût été toute entière

exterminée, si elle se fût engagée dans la ville.

Le gouvernement provisoire avait pris des mesures de sûreté et de salubrité; la place Saint-Michel, qu'on appela dès lors place des Martyrs, fut convertie en cimetière, et les morts de ces longues batailles y furent plus tard inhumés avec pompe.

Mais la défense n'avait pas de chef militaire. Plusieurs de ceux qui avaient paru dans les premiers moments du désordre s'étaient absentés; d'autres qui étaient restés dans la ville, n'avaient pas une influence assez grande. Il fallait cependant un général; car la guerre, qu'on avait faite par escarmouches les deux jours précédents, se régularisait. Le gouvernement provisoire, dans la nuit du 24 au 25, choisit pour général en chef Juan Van Halen, espagnol de naissance, belge d'origine, époux de la sœur d'un ancien aide-de-camp de Mina, banni de l'Espagne et depuis longtemps réfugié à Bruxelles. Tous les chefs des vo-

lontaines se réunirent autour de Van Halen et formèrent son état-major. Quelques ordres furent donnés; le général Mellinet, vieil officier français, fut chargé de protéger la place Royale; Kessels, fut placé là avec Charlier, sous les ordres de Mellinet. Pietinekx fut chargé d'ouvrir à coups de hache des communications entre les maisons de la rue de Louvain et celles de la rue de Brabant, pour donner aux Patriotes les moyens de s'approcher du palais des Etats-Généraux et de dominer le Parc sur la gauche. La fusillade recommença à six heures du matin.

Une heure après, le prince Frédéric fit offrir une suspension d'armes que l'on rejeta. Les combats durèrent toute la journée, moins chauds que la veille, mais plus sagement conduits, quoique personne à bien dire n'obéit encore au chef que le gouvernement provisoire avait nommé.

Les bourgeois, portant pour surtout une blouse bleue, allaient au Treu-

renberg ou à la Montagne du Parc avec leur fusil de chasse, brûlaient quelques cartouches, puis s'en retournaient dans le bas de la ville porter à leurs amis plus timides des nouvelles du champ de bataille.

Cependant, aucun renfort n'arrivait aux Hollandais, les six mille hommes qu'ils attendaient de Maestricht, avec vingt pièces de canon, ayant été repoussés à Louvain, n'avaient pas osé aller plus loin. Quelques volontaires criaient depuis longtemps qu'il fallait attaquer le Parc à l'arme blanche; une vingtaine d'entre eux s'y jetèrent, avec le drapeau brabançon; mais ils furent repoussés et décimés par la mitraille. Plusieurs fois dans la journée on renouvela sans succès la même tentative imprudente.

L'armée hollandaise se démoralisait néanmoins de plus en plus. Les blessés, que l'on transportait dans les maisons occupées par la troupe, racontaient, dans leur frayeur exagérée, que quarante chariots, remplis de

leurs camarades mis hors de combat, venaient d'être conduits à Vilvorde.

L'armée hollandaise occupait un immense développement sur les boulevards; mais elle osait à peine pénétrer dans les maisons. Les bourgeois s'y introduisaient au contraire par les jardins et tiraient à l'improviste sur les soldats qui s'approchaient. Cette guerre de rue fut très-vive tout le jour, surtout dans le quartier du boulevard de Waterloo.

Autour du Parc, les bourgeois étaient parvenus, en perçant les murs intérieurs, à établir des galeries de communication, depuis la Montagne du Parc jusqu'aux escaliers de la Bibliothèque; ils fusillaient ainsi les Hollandais dans presque toute la longueur de la rue Royale. A toutes les fenêtres, à toutes les lucarnes, à tous les trous pratiqués sous les gouttières pour le placement des échafaudages, on voyait à chaque instant paraître des canons de fusil.

Enfin, le soir du 25, on s'aperçut

que le Parc était en partie évacué et que l'armée hollandaise avait déjà posté sa cavalerie hors de la ville, derrière le palais du prince d'Orange. La batterie d'obusiers, qui la veille avait brûlé le manège, était aussi transportée de l'autre côté du fossé d'enceinte. Plusieurs bourgeois allèrent de nouveau faire des représentations au prince Frédéric, lui peindre l'exaspération de la ville et le prier de faire cesser le feu. Comme on lui reprochait le bombardement et les incendies de la veille, il se défendit de les avoir ordonnés. — En ce cas, lui

» répondit un Bruxellois, c'est donc
 » votre père ? Chaque goutte de sang
 » qui coule, chaque étincelle qui s'é-
 » lève fait tomber un fragment de sa
 » couronne. »

On dit que le Prince ébranlé eût consenti dès lors à finir la guerre. Mais le peuple désavouait toute démarche conciliatrice; il voulait vaincre, et il fallut continuer de combattre.

Cependant depuis le soir du 24, la

poudre manquait, et ce fut un grand sujet d'alarmes. Le prince Frédéric, qui ne s'en doutait pas, entama des négociations, et envoya deux personnes chargées de faire des propositions au gouvernement provisoire qui refusa de les entendre. Deux lettres de la main du Prince furent remises à M. d'Hoogvorst; il y répondit d'une manière qui ne permettait pas de soupçonner la détresse où se trouvait Bruxelles.

Sur ces entrefaites, les volontaires envoyés jusque dans le Hainaut à la recherche de la poudre ne revenant pas, les chefs du peuple commencèrent à s'inquiéter, et vers quatre heures du soir un nouveau message étant venu avec des paroles honorables, les membres du gouvernement provisoire rédigèrent à la hâte une proclamation où ils annonçaient l'intention de traiter avec les Hollandais. Cette pièce, remise à l'imprimeur, fut composée sur-le-champ; puis à la lecture de la première épreuve, on se

rétracta et on donna l'ordre de briser la forme.

Le soir, de nouveaux auxiliaires arrivèrent de Nivelles, de Fleurus, de Gosselies, de Jumet, de Leuze, de Gilly, de Perwez et de Lierre; des déserteurs entrèrent par la porte d'Anderlecht; tous apportaient quelques munitions.

On apprit qu'un corps de Liégeois venait encore de battre près de Louvain un détachement hollandais dont il avait pris la caisse militaire contenant trente mille florins.

On sut que Bruges et d'autres villes suivaient le mouvement de Bruxelles.

A minuit, un volontaire, Niellon, amena quatre barils de poudre; les autres commissaires envoyés dans le même but revinrent tous dans la nuit, et le 26 Septembre au matin il y avait à l'Hôtel-de-Ville une quantité de poudre que l'on distribua immédiatement et qui devait être consommée dans la journée.

QUATRIÈME JOURNÉE.

(26 SEPTEMBRE.)

Au matin, des affiches apposées sur les murs apprirent à la population que le gouvernement provisoire était renforcé de MM. Félix de Mérode, Gendebien et Van de Weyer,

A six heures, des coups de fusil se firent entendre dans la rue Royale.

On ne pouvait prévoir la tournure que la journée allait prendre; on disait que le prince Frédéric voulait se retirer; mais on savait que ses généraux avaient passé la nuit à travailler leurs soldats, et qu'ils projetaient de réunir toutes leurs forces pour enlever la place Royale. On s'appêta à la résistance avec ordre et avec discipline. Une pièce de canon fut transportée avec des peines inouïes à travers les barricades, derrière le solide retranchement du Treurenberg; une autre fut placée au point le plus avancé de

la montagne du Parc; elles étaient chargées à mitraille et les mèches étaient allumées. Les autres pièces bourgeoises, en avant du pont de Fer, devaient défendre la place Royale.

A huit heures, les troupes de réserve du prince Frédéric entrèrent dans la ville par la porte de Louvain et se formèrent en colonne d'attaque.

Dès que le chef de la force armée belge connut ces dispositions, il résolut de prendre l'initiative : deux pièces de canon furent postées sous les ordres du général Mellinet, dans les cours de l'hôtel de Belle-Vue dont on avait percé le mur du côté du Parc. Les volontaires de Leuze furent envoyés aux retranchements de la rue de Schaerbeek, pour observer les mouvements de la cavalerie ennemie stationnée au jardin Botanique.

D'autres mesures semblables furent prises avec ordre, exécutées avec précision.

A dix heures les Hollandais s'avancèrent en marche sur le front du Parc.

En signal se donna; un feu général partit de toutes les positions occupées par les Belges.

En ce moment, des hommes déterminés, ayant percé les maisons l'une après l'autre, étaient parvenus aux greniers qui dominent l'escalier de la Bibliothèque, dont les Hollandais conservaient encore la position. Les premiers coups qu'ils tirèrent, tuèrent plusieurs grenadiers hollandais, effrayèrent les autres, et firent évacuer l'escalier de la Bibliothèque.

A midi, on était maître de toute la rue Royale ancienne.

Le feu autour du Parc devenait plus vif que jamais. Les généraux hollandais sentirent qu'ils n'avaient plus de ressource que dans une attaque désespérée. Ils se mirent de nouveau en mouvement à midi et demi, soutenus par deux batteries et appuyés d'épaisses colonnes qui, débouchant de la rue Ducale, marchaient par la plaine des palais à la place Royale. Mais les Belges étaient prêts à les re-

cevoir. Au sortir de la messe, car c'était un Dimanche, et à l'exception de Saint-Jacques et de Sainte-Gudule toutes les églises avaient célébré l'office divin, des milliers de volontaires arrivaient armés de tous les points de la ville. Le choc le plus animé eut lieu à l'hôtel de Belle-Vue, soutenu par les Belges avec une opiniâtreté victorieuse. Les deux canons placés par le général Mellinet dans la cour de cet hôtel, plongeant dans les bas-fonds et dans les longues allées du Parc, causaient aux Hollandais un mal contre lequel ils n'avaient pas d'abri. Une batterie hollandaise placée devant le palais du prince d'Orange canonait de son côté si vivement l'hôtel de Belle-Vue, que ses défenseurs durent craindre plusieurs fois de le voir brûler ou s'écrouler.

Tout le long de la rue Royale, c'étaient des combats variés et sanglants.

Trois attaques furent tentées à la Montagne du Parc, aussi vainement qu'à l'hôtel de Belle-Vue. On se bat-

taît aussi à la gauche du Parc. Bientôt un incendie éclata dans la rue de Brabant; le bruit se répandit que c'était le beau palais des États-Généraux qui était livré aux flammes par les Hollandais en retraite. Mais c'était à côté, l'hôtel Torrington, théâtre de longs faits d'armes, pris et perdu plusieurs fois depuis vingt-quatre heures par les deux partis.

Les événements s'accumulaient.

Des détachements volontaires sortis par la porte de Hal étaient venus à travers Ixelles attaquer les derrières de l'armée hollandaise à la porte de Namur; ils la harcelèrent jusqu'à la nuit et achevèrent de la troubler.

A quatre heures, le peuple voulut se précipiter sur le Parc; les volontaires de Nivelles, ceux de Tournay, de Binche et de Wavre, marchèrent en avant et plantèrent dans le Parc le drapeau national. Le baron de Fellner, aide-de-camp de M. d'Hoogvorst, qui s'efforçait de mettre de l'ordre dans ces attaques, tomba blessé à mort.

Il y eut d'autres pertes cruelles.

A cinq heures, on tenta encore une attaque sur le Parc; on reconnut qu'on ne pouvait enlever cette position qu'à la baïonnette; ce qu'on se promit d'organiser pour le lendemain.

A la nuit, la maison voisine du palais du Roi prit feu à son tour; on crut que c'était le palais même.

Mais les combats du lendemain ne devaient pas avoir lieu. Le prince Frédéric vit enfin, aux tentatives faites pour brûler le palais des États-Généraux et le palais du Roi, à l'attitude énergique du peuple, à ses succès, à son assurance, qu'il ne dompterait pas Bruxelles. Il ordonna la retraite, qui s'effectua en silence entre trois et quatre heures du matin. Au point du jour, on reconnut avec étonnement qu'il ne restait plus de Hollandais dans la ville.

Le drapeau belge fut planté aussitôt sur les palais; le bourdon de Sainte-Gudule, à sept heures, annonçait cet

airs retentissaient de ses louanges. Cette immense popularité, due surtout aux poursuites dont il avait été l'objet, ne devait durer que *six semaines!* Le 28 Septembre il fit partie du gouvernement provisoire de la Belgique et activa les mesures de la guerre; les Hollandais alors possédaient encore réellement Anvers et Maestricht; et la révolution voulait les chasser entièrement du sol belge.

Malines ne s'était pas agité encore; cependant la garnison était incertaine; les officiers belges qui s'y trouvaient avaient déclaré qu'ils ne combattraient pas leurs concitoyens et on les avait transférés prisonniers à Anvers.

Le 29, deux mille volontaires arrivèrent encore à Bruxelles, des différents points de la Belgique; on avait pris à Ath, une batterie de six pièces de campagne attelées, un obusier et six caissons renfermant plus de quatre-vingt mille cartouches. On amena ce matériel à Bruxelles, avec les prisonniers

hollandais de la citadelle à la tête desquels on voyait un général d'artillerie. De plus, on s'était saisi de l'arsenal d'Ath et on était sûr maintenant de pouvoir former une artillerie importante.

Un corps de volontaires était parti au secours de Louvain que des détachements hollandais menaçaient et qu'il repoussa.

Alors aussi commença l'expédition pour compléter la révolution belge, expédition connue sous le nom de *campagne d'Anvers*, guerre de témérité, où l'on vit plus d'une fois des détachements de cent tirailleurs à pied harceler une armée de douze mille hommes, la repousser et lui prendre des positions. Le 29, on attaqua Vilvorde et on força à la retraite l'arrière-garde hollandaise qui s'y trouvait postée. On disposait alors de plus de trente pièces de canon et d'une batterie d'obusiers.

Charleroi, soumé par le major Groindl, officier belge, fut évacué;

les Hollandais sortirent le 5 Octobre, abandonnant leurs armes et tout le matériel de la forteresse.

La citadelle de Tournai avait capitulé le 29 Septembre.

A Mons, où commandait le général hollandais Hoven qui remplaçait le général belge Duvivier, il y eut plus de gravité. On se révolta. Un officier belge, à la vue des Hollandais, fit arborer le drapeau belge au balcon de l'Hotel-de-Ville. Secondé de quelques camarades, il arrêta et fit prisonniers les officiers hollandais, qui furent envoyés à Bruxelles.

Namur, depuis le 14, était en état de siège; le général Van Geen qui commandait là pour le roi Guillaume, contenait cette ville du haut de sa forteresse imprenable.

Le 2 Octobre, la ville reconnut le gouvernement provisoire de la Belgique et organisa sa garde bourgeoise. Van Geen proposa, dès le même jour, de l'évacuer, si on lui accordait les honneurs de la guerre; on y consentit

avec joie: il partit de suite, emmenant ses dix-huit cents hommes et alla, non sans peine, rejoindre le prince Frédéric.

Dinant, Huy, Philippeville, Mariembourg, se révoltèrent le 3 et le 4 Octobre, en même temps qu'Arlon.

Gand avait commencé son insurrection le 29 Septembre. Il y eut pendant trois jours des luttes sanglantes dans les rues.

Toute la Flandre accepta, dans le mois d'Octobre, la révolution belge.

Le général Chassé commandait la citadelle d'Anvers. Il y était enfermé avec trois mille hommes d'élite et deux cent vingt-huit bouches à feu. Le peuple d'Anvers s'était agité dès le 28 Août. Il fut comprimé; et la ville mise tacitement le 30 en état de siège. Pendant les combats de Bruxelles, Anvers fut ainsi contenue. Le 5 Octobre, la ville reçut dans ses murs le prince d'Orange, nommé la veille, par son père, gouverneur-général provisoire de la Belgique. Le prince Frédéric

arriva le 8 Octobre à Anvers. Il fut hué le 10 à la parade; le peuple s'agitait le 17; l'état de siège s'exécuta dès lors militairement. Les pouvoirs du prince d'Orange furent révoqués le 20 par le roi de Hollande, qui commençait à sentir qu'il avait perdu la Belgique.

Ses troupes, en effet, repoussées de village en village, étaient battues sur tous les points.

À Lierre et à Waelhem surtout, les volontaires avaient remporté des avantages signalés, bien qu'ils manquaient de tout. Le 24 Octobre, leurs canons grondaient aux portes d'Anvers où ils refoulaient l'armée hollandaise.

Ce jour-là sera marqué dans nos fastes par une perte cruelle. Un homme, que ses vertus, sa haute position sociale et son cœur bienfaisant rendaient cher aux Belges, vint mêler son sang au sang de ses compatriotes : j'ai nommé le comte Frédéric de Mérode. Comme simple volontaire, il

combattait sous la blouse du peuple à Berchem et repoussait les Hollandais dans Anvers, lorsqu'il fut frappé d'un boulet; on l'emporta à Malines, où il mourut peu après en demandant qu'on l'enterrât au cimetière de Berchem, théâtre de sa mort.

Le prince d'Orange partit d'Anvers le soir du 25 Octobre.

Le lendemain matin, pendant que les volontaires se battaient encore sous les glaces de la ville, qui était fermée, le peuple s'agita de nouveau; s'empara d'un bâtiment placé contre les quais, rempli de sabres, de lances et de vieilles armes; et le pillà. Des luttes s'engagèrent aussitôt. On se battit aux portes et dans les rues; le sang coula tout le jour avec abondance. Le général Chassé disposait alors tant dans la citadelle que dans la ville, de huit mille hommes; quatre à cinq mille étaient postés dans Anvers; partout on les repoussa jusqu'aux remparts; mais on ne put les en déloger ni s'emparer des portes, quoique les Bruxel-

lois en campagne, victorieux dans leur marche, fussent arrivés devant la ville, et que les canons des volontaires fissent en faveur des Anversois une utile diversion. Ce ne fut que le lendemain 27, que les bourgeois parvinrent à prendre la porte Rouge et la porte de Bergerhout. Un corps commandé par Niellon entra aussitôt dans la ville et s'empara de quatre pièces de canon abandonnées par les Hollandais. A midi le feu avait cessé; on entra en pourparlers avec le général Chassé; on débattait une capitulation, qui devait être acceptée à quatre heures. Mais pendant les pourparlers, un conflit s'établit à l'arsenal, entre les Hollandais qui en étaient encore maîtres et les Belges; quelques coups de fusil furent tirés; une bataille s'engagea; les Belges expulsèrent les Hollandais de l'arsenal. Alors Chassé donna aux forts et à la flottille mouillée devant Anvers le signal du bombardement. Il commença à trois heures et demie; le nouvel arsenal et l'entrepôt

rempli de richesses immenses, furent bientôt en flammes. Quinze cents bombes, quinze cents fusées à la congève et seize mille obus sillonnèrent la ville dans tous les sens; deux cent trente maisons furent brûlées ou écrasées, quatre cents autres furent gravement endommagées. A dix heures du soir, quatre Anversoïis se rendirent à la citadelle, au péril de leur vie, pour faire cesser un feu si meurtrier. Leur dévouement obtint la cessation du feu, et le lendemain à huit heures du matin, un envoyé du gouvernement provisoire parvint à entrer dans la citadelle et à conclure des préliminaires d'armistice.

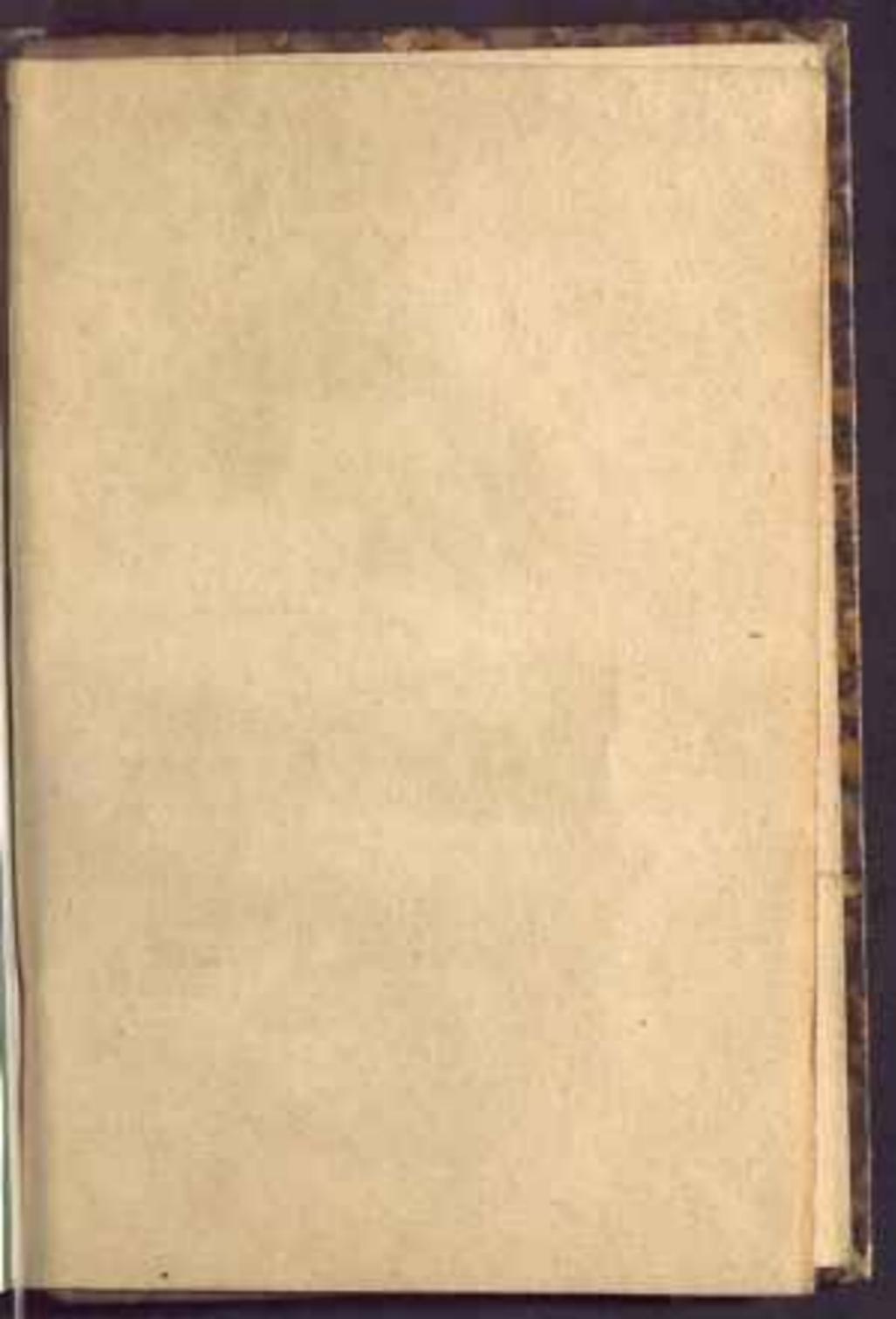
Un armistice définitif fut signé le 30 Octobre.

Alors, le gouvernement provisoire convoqua un Congrès National, qui sur la proposition de M. G. Rodenbach décréta l'exclusion perpétuelle des Nassau et l'indépendance de la Belgique. M. Surlet de Chokier fut nommé régent en attendant l'élection d'un roi.

Le choix national couronné par Léopold, notre bien-aimé monarque.

Dix ans plus tard le roi Guillaume, reconnaissant l'indépendance belge, et toutes les puissances de l'Europe ratifiaient cette reconnaissance.





R° 1830/02

A230 15(15)

BP 182



